

Introduction générale

« Quand un traducteur prend la parole, de quoi nous parle-t-il ? Lui d'ordinaire voué à être transparent, voire invisible, à n'être que le truchement dans l'ombre d'un autre dont on retient le nom et dont on entend la voix grâce à la sienne. »

— FABRICE ANTOINE, Avant-propos à *Paroles de traducteur*,
William Olivier Desmond, v

Cette étude est née de la découverte de l'auteure australienne Dymphna Cusack (1902–1981) et du désir de traduire en français son roman *Southern Steel*, situé à Newcastle en 1942 et publié en 1953. Ce « projet de traduction », pour reprendre l'expression d'André Berman, nous a semblé l'occasion d'analyser et d'enrichir notre propre pratique de traductrice à la lumière de certaines théories récentes sur la traduction qui nous paraissent particulièrement pertinentes. Il est inséparable de la résolution de Dymphna Cusack d'écrire un livre « australien », situé en Australie, racontant la vie de ses compatriotes s'exprimant dans leur langue, l'anglais australien. Car pour elle, « there is no « great book », no play, and no poem, that is not deeply-rooted in its own earth and its own time » (« From : An Autobiography » 87).

Laura Cain, dans sa thèse sur la traduction de l'« australianité » (*australianness*) dans des œuvres de fiction, reprend la notion du traductologue Anthony Pym de l'ancrage socioculturel des textes : « *Texts belong. [...] Texts have a place, time and context of origin in which they are maximally comprehensible* » (3). Pour notre recherche, il fallait élaborer un projet de traduction cohérent : mettre en rapport les intentions de l'auteure et le texte de *Southern Steel*, définir l'australianité de l'œuvre, réfléchir aux meilleures façons de rendre cette australianité en français grâce à l'étude de théories appropriées sur la traduction littéraire.

Nous n'ignorons pas que selon l'approche post-structuraliste, la fidélité au sens, à l'œuvre ou aux intentions de l'auteur apparaissent obsolètes. Cependant, le traducteur est confronté dans sa pratique à l'obligation de choix. Il ne croit pas pour autant que ses décisions sont définitives – d'autres traductions pourraient suivre – et « objectives » : sa lecture est par définition partielle et partielle. Il ne s'agit pas d'associer naïvement le texte à son auteur dans une perspective réductrice et simpliste, dénoncée entre autres par Roland Barthes dans « La mort de l'auteur »¹ ou Michel Foucault dans « Qu'est-ce qu'un auteur ? »². L'étude des intentions de l'auteur – et comment elles se réalisent ou non – peut cependant fournir des clés à l'interprétation de l'œuvre et au projet traductif. Le chapitre sur les théories examinera les raisons pour lesquelles les traductologues privilégient un modèle d'analyse qui prend en compte les conditions de création et de réception des textes de départ et d'arrivée, tout en sachant bien quels sont les pièges de l'histoire littéraire biographique et sociale qui a prévalu du Moyen Âge à la fin du dix-neuvième siècle et au-delà.

Le choix de l'auteure de mettre en scène ses compatriotes sur le sol australien et donc d'utiliser, pour certains personnages du moins, une langue différente de l'anglais britannique, dans l'espoir de contribuer à l'essor d'une littérature australienne en tant que telle, nous a paru exemplaire. Cette revendication à la fois littéraire, linguistique et identitaire, donc politique, nous a semblé pouvoir justifier une étude approfondie non seulement du texte à traduire mais aussi de la démarche de l'auteure et de sa place au sein de la littérature australienne. Cela a également joué un rôle déterminant dans l'orientation de nos recherches. En effet, nous en sommes venue à nous pencher plus particulièrement sur les théories traductologiques qui prennent en compte les composantes socioculturelles. Les lectures ont été menées d'abord en anglais puis en français, afin de se munir d'un appareil terminologique cohérent, utilisé par la majorité des chercheurs francophones.

« Traduction » est un terme polysémique qui peut à la fois signifier le produit fini, c'est-à-dire le texte cible ou d'arrivée, ou le processus. C'est

1 In « Le Bruissement de la langue », *Essais critiques Tome 4*, Paris : Seuil, 2000.

2 In *Dits et écrits Tome 2, 1976–1988*, Paris : Gallimard, 2001.

pourquoi nous parlons, pour évoquer cette seconde acception, de pratique ou d'acte traductif / traduisant. Le terme de « traduction » sera en général limité, dans notre projet, à la traduction littéraire interlinguale (Jakobson 114) en tant qu'activité soumise à diverses contraintes socioculturelles. La définition proposée par Edmond Cary et reprise par Marianne Lederer, ancienne directrice de l'ESIT (École Supérieure d'Interprètes et de Traducteurs, Paris), nous a semblé particulièrement précise et judicieuse :

La traduction est une opération qui cherche à établir des équivalences entre deux textes exprimés en des langues différentes, ces équivalences étant toujours et nécessairement fonction de la nature des deux textes, de leur destination, des rapports existants entre la culture des deux peuples, leur climat moral, intellectuel, affectif, fonction de toutes les contingences propres à l'époque et au lieu de départ et d'arrivée. (in Lederer, *La Traduction aujourd'hui* 11)

La recherche que nous avons menée s'inscrit dans une perspective interdisciplinaire où les facteurs socioculturels dans l'acte traductif sont mis en avant, suivant en cela l'évolution qu'a connue récemment ce champ d'études. En effet, depuis une cinquantaine d'années environ, la traduction fait l'objet de recherches universitaires multiples et a subi de profondes mutations. Diverses théories ou approches sont apparues, des appareils conceptuels rigoureux ont été constitués pour en faire une discipline indépendante : la traductologie (« *translations studies* »). En anglais, c'est, selon Mona Baker, à James Holmes qu'est attribuée la paternité du nom (277). En France, Jean-René Ladmiral, dans son étude *Traduire : théorèmes pour la traduction* de 1979, est, avec Antoine Berman, l'un des premiers théoriciens à employer ce terme de « traductologie » pour désigner un domaine qui revendique son autonomie par rapport aux études linguistiques et littéraires.

C'est donc un champ de recherches à part entière relativement récent qui, tout en s'en inspirant, s'est démarqué des méthodes de la littérature comparée ou de la linguistique différentielle où il était souvent cantonné. C'est par là même un domaine complexe où les perspectives sont multiples, enrichi par les apports d'autres disciplines des sciences humaines comme la littérature, la linguistique, l'anthropologie, la sociologie, la philosophie, la psychologie : « la traduction se trouve à un carrefour des sciences humaines » (Cordonnier, « Aspects culturels de la traduction » 44).

Ce livre est donc centré autour de la traduction de *Southern Steel*. Lier réflexion théorique et pratique est toujours fructueux. Le chercheur court moins le risque de s'en tenir à un modèle idéal à atteindre, et d'ignorer ou de sous-estimer les contraintes multiples qui sont à l'œuvre. Le praticien est mieux à même de déceler des automatismes fâcheux, comme l'ethnocentrisme. L'avantage de procéder soi-même à l'acte traduisant est aussi que l'intervention du traducteur dans le projet et ses stratégies de traduction – du moins celles qui ne sont pas inconscientes – peuvent être mises en avant et non, comme c'est encore trop souvent le cas, escamotées, ce qui nécessite pour les chercheurs une reconstitution ardue et incertaine de paramètres pourtant fondamentaux. Certes, Toury considère que les commentaires des traducteurs de leur propre travail et les déclarations explicites d'autres participants à l'acte traductif doivent être traités avec circonspection. Il met en garde contre :

Normative pronouncements [...] are merely by-products of the existence and activity of norms. Like any attempt to formulate a norm, they are partial and biased, and should therefore be treated with every possible circumspection ; all the more so since – emanating as they do from interested parties – they are likely to lean towards propaganda and persuasion. There may therefore be gaps, even contradictions, between explicit arguments and demands, on the one hand, and actual behaviour and its results, on the other. (Descriptive Translation Studies 65–66)

Il est indéniable que les déclarations d'intention sont toujours sujettes à caution et que la détection des normes qui influencent son propre travail et sa propre écriture peut paraître une gageure. Pourtant, l'exigence d'auto-réflexion nous semble fondamentale. Notre approche de la traduction rejoint celle du spécialiste français Michel Ballard quand il présente son projet d'une « traductologie réaliste » : « elle se doit d'intégrer la réalité de la traduction et donc des études sur corpus, elle doit intégrer (au moins) les deux aspects complémentaires, parfois étroitement liés, que sont le linguistique et le culturel, avec tous les prolongements sociologiques que cela comporte » (*La traduction, contact de langues et de cultures* T1 7).

Au lieu d'études sur corpus, nous présentons ici l'analyse de notre traduction d'une œuvre de fiction dans son intégralité, le roman *Southern Steel*, de l'Australienne Dymphna Cusack, paru en 1953. Ce livre est donc

centré sur une opération traduisante, par opposition à un produit fini, dans la perspective définie par Holmes selon lequel il doit y avoir une relation dialectique entre études traductologiques théoriques, descriptives et appliquées, chaque champ apportant des éclairages différents et enrichissant la réflexion (Baker 279). La cohérence entre discours théorique et pratique, les deux pouvant réciproquement s'influencer, est ainsi mise à l'épreuve de façon fructueuse, car nous savons bien que « [...] de la théorie linguistique à la pratique traduisante, le rapport n'est pas celui d'une pure et simple application linéaire, pas plus que de la biologie à la médecine » (Ladmiral, *Traduire : Théorèmes pour la traduction* 18).

Le choix de traduire un texte complet a été également motivé par les recherches de la linguistique textuelle, qui ont amené les traductologues dans leur grande majorité à considérer le texte comme unité de traduction opératoire, et non plus le mot, la phrase ou le paragraphe comme auparavant. Comme l'a expliqué le traductologue Paul Bensimon lors d'une interview à Radio France Internationale : « le texte littéraire est une totalité organique, vivante, avec ses réseaux de métaphores, son fonctionnement interne. La moindre atteinte à sa totalité est une déformation, qui altère la qualité de la traduction ». La recommandation à laquelle a abouti le chercheur Claude Demanuelle à la fin d'un colloque organisé par le CERTA (Centre d'Études et de Recherches en Traductologie de l'Artois) en mars 2000 va dans le même sens :

Peut-être la traductologie et la critique de la traduction gagneraient-elles, tant en crédibilité qu'en puissance d'argumentation, à considérer l'œuvre traduite comme un tout organique, doté de ses propres critères de clôture, dont les choix tendent à l'homogénéité de ses constituants, plutôt qu'à privilégier l'étude de corps morcelés, d'énoncés plus ou moins isolés, plus ou moins tronqués ou coupés de leur voisinage contextuel. (303)

Le premier chapitre exposera différentes théories de la traduction littéraire et expliquera l'importance qu'ont prise les paramètres socioculturels dans les analyses traductologiques. Il ne s'agira pas de développer un inventaire ni un historique des différentes approches de la traduction, mais d'explicitier celles qui nous ont semblé particulièrement adaptées à notre projet traductif : les théories fonctionnelles allemandes avec, en particulier, la théorie du

Skopos, la théorie du polysystème et, dans une moindre mesure, les analyses post-coloniales. Ces trois approches sont relativement récentes – elles ont vraiment émergé à partir des années soixante-dix – et tentent de développer des modèles descriptifs plutôt que prescriptifs, à la différence de la plupart des analyses qui les ont précédées. Elles sont « post-linguistiques », c'est-à-dire qu'elles ne se limitent pas à des descriptions à travers des modèles linguistiques mais sont pluridisciplinaires. Elles ont l'avantage de recentrer la recherche sur le « sujet traduisant », ses responsabilités « d'auteur » mais aussi les composantes culturelles qui infléchissent les stratégies décisionnelles impliquées par l'acte traductif. Ces perspectives de recherche ont constitué des outils d'analyse précieux pour notre traduction et pour développer une stratégie de transfert du culturel, dont la problématique sera étudiée dans ce chapitre.

Le deuxième chapitre présentera le projet littéraire – et politique – de l'auteure et la situera au sein de la littérature australienne. Encore une fois, il ne s'agit pas d'une perspective biographique dans l'espoir naïf que la connaissance de l'auteur peut suffire à la compréhension de l'œuvre, mais d'une étude des intentions de l'auteur qui peuvent être éclairantes pour l'interprétation du texte et sa traduction. Il est important de savoir par exemple qu'elle s'inscrit dans une tradition nationaliste, où l'anglais australien est revendiqué comme marqueur identitaire, et est rattachée à un groupe d'auteurs dits « socio-réalistes » dont les œuvres « visent à présenter de façon réaliste l'environnement physique et social dans lequel elles s'inscrivent et possèdent, à des degrés divers, un intérêt documentaire ».³

Le troisième chapitre portera sur le roman lui-même. Il détaillera le projet de Dymphna Cusack et se penchera également sur les notions complexes d'australianité, de culture et d'identité culturelle. Nous reviendrons sur le rôle décisif d'identificateur socioculturel de la langue australienne dans le roman et analyserons les autres marqueurs d'australianité qu'on peut y déceler. Le quatrième et dernier chapitre sera constitué par la présentation de notre projet de traduction. Nous expliciterons les paramètres qui ont

3 *Dictionnaire mondial des littératures*, article « Australie », Paris : Larousse/VUEF, 2002, 58.

influencé le type de traduction envisagée et préciserons dans quelle mesure les théories retenues ont pu guider nos choix. La question primordiale a bien sûr été la traduction des *australianisms* et le transfert du culturel. Nous avons dû pour cela nous pencher sur les principales caractéristiques de l'anglais australien avec des exemples tirés du texte et voir quels « équivalents » nous pouvions proposer en français. Nous avons également examiné différents procédés de traduction des désignateurs culturels, des noms propres et des allusions culturelles afin de procéder à des choix traductifs compatibles avec notre projet de respecter le plus possible l'intention de l'auteure Dymphna Cusack de représenter de façon réaliste ses compatriotes et contemporains.